

JUMPERS

ZIGOUILLONS

LE ROI DES HUMAINS !

CAPITALISTES

SARAH WALIN

UNE ANALYSE RÉALISÉE PAR
LE CENTRE CULTUREL
LES GRIGNOUX



les grignoux

cinéma & culture au cœur de la ville



Table des matières

En tant qu'organisme d'Éducation permanente, les Grignoux ont pour mission de publier et diffuser gratuitement des contenus destinés à favoriser l'émancipation des publics adultes, essentiellement via le secteur associatif. Sous forme d'analyses, d'études ou encore d'outils pédagogiques, les textes proposés visent ainsi à aiguïser l'esprit critique des spectateurs et spectatrices de cinéma. Ce travail s'inscrit dans ce cadre.

Table des matières	1
Synopsys issu du journal des Grignoux	2
Mabel vs Jerry	2
Gagner 4 minutes (et du pouvoir) à tout prix	10
All humans are bastards ?	15
Il faut zigouiller le roi des humains !	28
Construire le grand tout sans ceux qui le détruisent.....	34

Synopsis issu du journal des Grignoux

Mabel, une adolescente passionnée par les animaux, saute (littéralement !) sur l'occasion d'essayer une nouvelle technologie révolutionnaire permettant de communiquer avec eux d'une manière totalement inédite... en se glissant dans la peau d'une adorable femelle castor. Conçu par des scientifiques visionnaires, ce dispositif permet de transférer la conscience humaine dans le corps de robots-animaux plus vrais que nature.

Mabel vs Jerry

Dans *Jumpers*, on rencontre rapidement Mabel, jeune fille à la personnalité rebelle et dévouée. Depuis qu'elle est enfant, Mabel nourrit une sensibilité pour les animaux non-humains qui l'entourent et dont le traitement qui leur est fait attise sa colère. Cette colère, elle la transforme en actions concrètes pour lutter contre les injustices qu'elle perçoit : enfant, elle tente de libérer les animaux en captivité de son école. Devenue jeune adulte, elle occupe une clairière menacée d'être remplacée par une rocade d'autoroute et

• 2

lance une pétition pour empêcher sa destruction.

Quand sa colère prend trop de place et qu'elle ne peut être mobilisée pour lutter contre l'injustice qui la provoque, Mabel a trouvé un moyen de l'apaiser. C'est sa grand-mère qui lui a transmis ce secret. Nous découvrons alors cette clairière, à laquelle Mabel tient tellement : un espace où elle peut sentir et se connecter avec d'autres êtres vivants, non humains. En l'emmenant là-bas, sa grand-mère lui dit « On n'est plus en colère quand on sent qu'on fait partie de quelque chose d'immense ».

A travers cette clairière, les deux femmes s'ancrent dans un territoire, dans un espace auquel elles se sentent appartenir, en compagnie de toutes les autres formes de vie qui l'habitent également. Cet espace fait partie de Mabel comme Mabel fait partie de lui. Alors, quand elle apprend qu'il va être détruit, lui et toutes les formes de vie qu'il abrite, elle ne peut pas l'accepter.

Au-delà de la destruction des vies animales contre laquelle elle se bat, on sent que Mabel est animée elle-même par cette destruction. Elle ne se bat pas pour quelque chose d'ex-

terne à elle – les vies animales qui devraient être sauvées – mais pour la préservation d’un espace auquel elle appartient, elle aussi. Un espace dont l’importance lui a été transmis par sa grand-mère, un espace où elle a partagé des moments précieux avec celle-ci, un espace dans lequel elle a grandi et où elle s’est construite, un espace dans lequel elle s’est sentie faire partie du monde, de quelque chose de plus grand, de ce « quelque chose d’immense » dont parlait sa grand-mère. Pour Mabel, la destruction de la clairière équivaut à la destruction d’une part d’elle-même. La lutte de Mabel est donc plus qu’une lutte pour « sauvegarder l’environnement » ou « la nature », qui constituerait un « à-côté » du monde humain. C’est une lutte pour sauvegarder un monde dont elle fait partie et qu’elle partage avec d’autres dont elle se sent proche.

A l’opposé de Mabel, on rencontre Jerry. Jerry est le maire de Beaverton, la ville où vit Mabel et où se trouve la clairière. Il a pour projet de construire une nouvelle rocade d’autoroute qui permettrait de « gagner 4 minutes ». Jerry possède toutes les caractéristiques de l’homme qui a réussi selon les critères de la société occidentale: il est maire de la ville, est populaire, roule dans une belle voiture, possède

une belle et grande maison et porte l'uniforme des grands de ce monde – chemise, cravate, costume. Et Jerry, contrairement à Mabel, n'en a que faire de ce bout de clairière qu'il ne voit que comme un espace potentiel à exploiter afin d'en tirer du profit.

Son objectif est de construire une rocade, qui, on le devine, a moins pour ambition de servir les intérêts de la population qu'il est censé représenter que les siens. Jerry est prêt à tout pour construire cette rocade. Il est prêt à détruire toute la vie qui s'y trouve, par moyens détournés s'il le faut et à travers des mensonges – on apprend en effet qu'il a mis en place des technologies faisant fuir les animaux afin d'échapper aux avis des scientifiques sur la nécessaire conservation de l'endroit pour des raisons de biodiversité – et par la force sans hésiter. Jerry perçoit donc ce bout de clairière comme un bout de terre avec lequel il n'a aucun lien ni connexion et qui n'est tout au plus qu'un obstacle dans son ascension.

Les deux personnages illustrent ainsi deux manières opposées d'être au monde : l'une, Mabel, est en connexion avec le vivant autour d'elle, s'en émerveille, s'en laisse traverser et s'y épanouit. L'autre, Jerry, entretient un rapport au monde qui est de

l'ordre de la domination et du contrôle. Il ne se pense pas comme en faisant partie mais tire satisfaction et plaisir personnel à le façonner comme il le souhaite et à exercer du pouvoir dessus.

Dans le personnage de Jerry, on reconnaît le rapport au monde dominant et dominateur du capitalisme qui nous a été imposé dans la société occidentale et qui s'est étendu au reste du monde. Ce rapport au monde illustré par Jerry peut être conçu comme ce que décrit l'anthropologue Philippe Descola dans son ouvrage « Par-delà nature et culture » : la séparation entre « la sphère humaine d'un côté, et d'une nature conçue comme extérieure, de l'autre, censée être dépourvue de sensibilité et de conscience¹. » Selon Descola, ce serait « cette conception d'une nature mécanique, vidée de toute dimension spirituelle, qui aurait rendu possible l'avènement d'un Occident industriel et colonial détruisant massivement son environnement². »

¹ BOUSENNA Youness, « Faut-il en finir avec la nature ? La question qui divise les penseurs de l'écologie », in *Le Monde*, 06 décembre 2025. URL : [Faut-il en finir avec la nature ? La question qui divise les penseurs de l'écologie](#)

² *Ibid.*

Cette idée a beaucoup été développée et creusée par les penseur·euses décoloniaux·les et écoféministes notamment³. La chercheuse et penseuse Myriam Bahaffou a récemment décrit ce rapport au monde comme celui d'un « désir-conquête » que l'on rejoue dans toutes nos interactions selon les modes de la consommation et de la possession. Ainsi, ce qui satisfait Jerry, c'est d'être au-dessus des autres, de posséder, d'avoir du pouvoir.

³ Voir par exemple FERDINAND Malcolm, *Une écologie décoloniale*, éditions Seuil, 2019 ou ESCOBAR Arturo, *Sentir-penser avec la Terre. Une écologie au-delà de l'Occident*, éditions Seuil, 2018.



Jerry, l'homme cis blanc de 60 ans qui domine le monde parce que c'est évident qu'il est le plus rationnel et intelligent de nous tous !

Le rapport au monde de Mabel, lui, est menacé par ce « désir-conquête » qui s'est imposé partout sur la planète. Il nous semble que Mabel veut ainsi protéger cette clairière « non pas parce qu'une règle morale le lui ordonne, mais parce qu'elle a des sentiments pour le monde dans lequel elle vit⁴ (...). Car comme le montre Descola dans son ouvrage,

⁴ LAVOCAT Lorène, « Ramenons de l'érotisme dans l'écologie », in Reporterre, 22 janvier 2026. URL : [« Ramenons de l'érotisme dans l'écologie »](#)

Voir également BAHAFFOU Myriam, *Eropolitique : écoféminismes, désirs, révolutions*, 2025.

« le partage entre nature et culture n'a rien d'immuable ou d'universel⁵ ».

Pourtant, ces manières d'être au monde qui considèrent les humain-es comme faisant partie intégrante de la « nature », ne se pensant pas comme à part d'elle, qui considèrent les autres êtres vivants comme autant dignes d'intérêt et/ou entretiennent d'autres connexions avec eux que la destruction, ont été détruites par la machine destructrice capitaliste. Les populations habitant le monde autrement ont, pour la plupart, été exterminées au travers des expansions coloniales occidentales. Celles qui survivent subissent encore la destruction de leurs habitats, de leurs manières de vivre, sont marginalisées, discriminées et maintenues dans des états de pauvreté extrême⁶.

⁵ BOUSENNA Youness, « Faut-il en finir avec la nature ? La question qui divise les penseurs de l'écologie », in Le Monde, 06 décembre 2025. URL : [Faut-il en finir avec la nature ? La question qui divise les penseurs de l'écologie](#)

⁶ Voir notamment les rapports de Amnesty International

Gagner 4 minutes (et du pouvoir) à tout prix

Le film met donc en scène un conflit entre deux rapports au monde qui s'organisent aussi autour de ce que l'on peut appeler un « grand projet inutile et imposé ». Ce terme, qui émerge dans les années 2010 dans le monde francophone avec notamment le projet d'aéroport du Grand-Ouest à Notre-Dame-des-Landes, désigne des projets de construction considérés comme démesurés, tant au niveau des coûts que des impacts sur les territoires⁷. De plus, le terme questionne l'intérêt de ce genre de projets en posant la question des réels besoins des populations auxquels ils prétendent répondre. La définition adoptée au Forum social mondial de Tunis en 2013 parle ainsi « de projets constituant un désastre écologique, socio-économique et humain qui

⁷ SÉBASTIEN Léa, « Les grands projets inutiles et imposés, nouveaux champs de l'action politique », in *The Conversation*, 21 mai 2018. URL : <https://theconversation.com/les-grands-projets-inutiles-et-imposes-nouveaux-champs-de-laction-politique-96142>

n'intègrent pas « la participation effective de la population à la prise des décisions⁸ ».



Le monde beau, bien ordonné et bien bétonné qu'on nous vend : ça vous fait pas rêver vous ?

Dans *Jumpers*, on parle d'une rocade d'autoroute dont l'utilité est questionnante d'autant plus vu les effets négatifs immenses qu'elle aura sur la biodiversité. Pourtant, Mabel est la seule à vouloir se battre contre ce projet. Dans la réalité, ce genre de projets fait l'objet de multiples résistances à travers des mobilisations, des recours juridiques et parfois des

⁸ CHOLEZ Laury-Anne, « La carte des luttes contre les grands projets inutiles », in Reporterre, 17 juin 2020. URL : <https://reporterre.net/La-carte-des-luttes-contre-les-grands-projets-inutiles#1>

actions de désobéissance civile ou des occupations (notamment des ZAD).

Les exemples récents sont nombreux⁹. En Belgique, on peut noter la « Zad d’Arlon » sur le site de la sablière de Schoppach sur laquelle les pouvoirs publics avaient pour projet de construire un zoning industriel malgré que le site ait été classé « d’un grand intérêt biologique » par la région Wallonne¹⁰. Après plus d’un an d’occupation et de lutte, la ZAD a été violemment démantelée à travers une opération policière de nuit. Aujourd’hui, une enquête publique est toujours en cours pour déterminer ce qu’il pourra être autorisé à construire ou non sur ce site¹¹. Récemment, plu-

⁹ Encore plus près de chez nous, on pourrait aussi prendre comme exemple la ZAD de la Chartreuse qui a été victorieuse pour conserver le site contre un projet immobilier inutile et gentrificateur.

¹⁰ TvLux, « Arlon. La sablière occupée, un havre de biodiversité ? », in TvLux, 06 novembre 2019. URL : [Arlon. La sablière occupée, un havre de biodiversité ? - TV Lux](#)

¹¹ STAS Anaïs, « Enquête publique sur la transformation de la sablière de Schoppach en zone économique d’activité mixte », in RTBF, 29 janvier 2026. URL : [Enquête publique sur la transformation](#)

sieurs projets ont également fait parler d'eux en France dont le projet d'agrandissement de l'A69 entre Castres et Toulouse. Depuis 2022, de nombreux collectifs et associations se mobilisent contre cette construction, qui a déjà exproprié plus de 800 personnes, qui va artificialiser 310 hectares et abattre 13 hectares de zones boisées, alors même qu'une route nationale existe déjà pour relier ces deux villes¹². Les résistances contre le chantier ont été très violemment réprimées mais la bataille est toujours en cours¹³.

Jumpers nous promet ainsi une bataille impitoyable contre ce grand projet inutile et entre deux rapports au monde. Cette bataille commence par différentes formes de contestation mises en place par Mabel, qui ne portent pas leurs fruits. Mabel

[de la sablière de Schoppach en zone économique d'activité mixte - RTBF Actus](#)

¹² MOHAMMEDI Louise, « A69 : les raisons d'une lutte qui va perdurer », in Reporterre, 3 janvier 2026. URL : [A69 : les raisons d'une lutte qui va perdurer](#)

¹³ CARRETTE Justin, BERLIOZ Antoine, « On fait le travail de la préfecture : des habitants expulsent des machines de l'A69 », in Reporterre, 6 mars 2026. URL : « [On fait le travail de la préfecture](#) » : [des habitants expulsent des machines de l'A69](#)

• 13

semble avoir tout essayé, elle a contacté le pouvoir en place – Jerry – elle a discuté avec lui et fait part de ses arguments, elle a utilisé les méthodes d'action légales à disposition des citoyen.nes pour faire valoir leur parole. On la voit par exemple mener une pétition ou tenter de rallier les scientifiques à sa cause.

Mais ces méthodes ne fonctionnent pas, Jerry les piétine et ironise même sur ce que Mabel tente de mettre en place. C'est lui qui décide, n'a-t-elle pas encore compris ? Le début du film nous montre bien le rapport de force en faveur de Jerry. Par ailleurs, tout le monde semble avoir adhéré, ou au moins accepté le rapport au monde imposé par Jerry et Mabel se retrouve, comme on l'a dit, bien isolée dans sa résistance. Cette contestation doit prendre plus d'ampleur et elle doit passer par d'autres formes d'action puisque toute revendication n'a jamais été prise en compte jusqu'à aujourd'hui. Alors, comment Mabel va-t-elle pouvoir continuer à résister à ce grand projet inutile ?

All humans are bastards ?

Ce n'est ni en mobilisant plus de monde autour d'elle ni en « occupant le terrain » que Mabel va continuer sa résistance, mais au travers de la technologie « Jumpers » qui permet donc à Mabel de se faire passer pour un animal. En s'intégrant comme l'un.e des leur-es et en communiquant avec elles et eux, la jeune fille va découvrir de l'intérieur le monde de ces êtres vivants non humains par lesquels elle est tant fascinée.

En découvrant leurs manières de vivre, Mabel découvre aussi que tout n'est pas idyllique dans la grande et sacrée « Nature ». La réalité est un peu confrontante par rapport au tableau qu'elle – et nous spectateur-ices – avons découvert au moment où sa grand-mère l'avait enjoint à respirer et écouter le monde dans la clairière. On avait alors découvert, en même temps que Mabel, une nature paisible et dont toute conflictualité était absente. L'arrivée de Mabel devenue castor dans le monde des animaux est toute autre : elle commence par se faire attraper par un rapace comme nourriture pour ses petits. Après s'être échappée de ses griffes, elle empêche un

ours de manger un autre castor, ce qui contrevient à « la loi de l'étang » et perturbe ainsi le mode de fonctionnement conflictuel et parfois violent qui opère dans cet espace.

Dans cette découverte de ce monde qui lui était jusque-là perceptible autrement, Mabel n'a qu'un objectif : alerter les animaux de la catastrophe en cours et les amener à rentrer en résistance avec elle. Au détour de plusieurs conversations avec le roi des castors, un désaccord principal semble se dessiner entre ce dernier et Mabel. Georges, le roi des castors insiste, pour lui, « nous faisons partie d'un tout, et les humains avec ». Georges partage ainsi la vision de Descola que l'on a pu citer plus haut. Mais pour Mabel, qui voit la manière dont les humain-es traitent les animaux et le monde qu'il-elles habitent, les humains ne sont pas bons. Selon Mabel, « ils veulent tout pour eux tous seuls ! », mais Georges considère que « dans le fond, tout le monde est bon » et qu'en « laissant une chance, peut-être que l'humain pourrait te surprendre ».

Les humain-es que nous rencontrons au cours de l'aventure ne semblent en effet pas très concerné-es par le drame qui arrive aux êtres vivants

non-humains de la clairière. On rencontre par exemple le voisinage de Mabel, auquel elle s'adresse pour faire signer sa pétition contre la destruction de cet espace. Celui-ci n'est pas réceptif et Mabel se prend porte qui claque sur porte qui claque. Cette clairière n'a visiblement pas l'air d'intéresser grand monde. La plupart des gens ont l'air pris dans leur quotidien routinier et sont portés comme des moutons suivant aveuglément le maître bon et protecteur que serait Jerry.

On rencontre également l'équipe scientifique qui met en place la technologie « jumpers » qui permettra à Mabel de « devenir » un castor. Si cette équipe a l'air passionnée par la vie des animaux, elle semble pourtant moins encline à militer pour la défense de leur habitat. Les scientifiques semblent être quelque peu déconnectés des enjeux politiques desquels il·elles sont pourtant totalement partie prenante. La professeure enjoint même Mabel à arrêter son obsession avec cette clairière, lui assénant qu'il « lui faut un projet pour son avenir ».

Mabel se retrouve ainsi comme seule au monde – dans le monde des humains – pour résister face à la destruction de la clairière. Tous·tes les

autres humain-es seraient donc des vendu-es ou des protagonistes actif-ves du rapport au monde Jerry. Alors, est-ce que comme Mabel le dit, tous les humain-es seraient des bâtards¹⁴ ?



Tous les humains... sauf Mable ?

On pourrait répliquer que cette idée est à remettre en question sur plusieurs aspects. Ce discours qui prétend que la destruction de la planète serait le fait des « êtres humains », ou de « l'humanité » de manière générale est réducteur et empêche de

¹⁴ En référence au slogan anti-police « All cops are bastards », qui dénonce le système policier comme au service de l'ordre établi oppressif et inégalitaire et intrinsèquement violent.

construire de réelles mobilisations. Il simplifie une réalité en partant notamment du principe que cela serait dû à une « nature humaine », à une essence qui serait en nous de manière intrinsèque¹⁵ et qu'il serait dès lors impossible à changer. Au-delà d'annihiler toute tentation de résistance ou de transformation en prétendant qu'il s'agit d'une « nature » et donc que tout changement est impossible, considérer que le problème pour la planète serait les humain-es dans leur ensemble empêche de voir les rapports de force et les inégalités qui ont lieu entre humain-es également.

Ainsi, on pourrait préciser que ce ne sont pas forcément les humain-es les bâtards, mais le système économique capitaliste qui s'est imposé sur la planète dès la révolution industrielle et à travers l'accumulation primitive auparavant¹⁶. Comme l'ont démontré

¹⁵ PIGOTT Anna, « Le capitalisme – et non l'humanité – tue la faune sauvage du monde » in CADTM, 7 octobre 2020. URL : [Le capitalisme – et non l'humanité – tue la faune sauvage du monde – A l'encontre](#)

¹⁶ L'accumulation primitive est décrite par Marx et désigne « le processus historique qui a conduit la bourgeoisie à se créer par les rapines et la violence

divers·es chercheur·euses, penseur·euses ou militant·es, les liens de causalité entre notre système économique et la destruction du vivant sont bien réels. Le système capitaliste se base sur l'exploitation des ressources et des êtres vivants pour en tirer du profit, qui n'est bénéfique qu'à une petite partie de la population.

Ainsi, par exemple, les études montrent que tous les êtres humains ne sont pas égaux quant à leur responsabilité dans le changement climatique actuel. Dans le rapport 2025 du Laboratoire des inégalités mondiales, les chiffres sont explicites : « en éva-

son capital, qui a permis la révolution industrielle, et le salariat (par la prolétarianisation massive de la population). On l'appelle accumulation primitive car elle s'opère dans un cadre pré-capitaliste et c'est elle qui met en place les rapports de production capitaliste, qui rendent possible l'accumulation du capital par l'exploitation du travail » selon Wikipédia. Des auteur·ices ont appréhendé le concept d'accumulation primitive de manière féministe ou antiraciste en considérant notamment la chasse aux sorcières ou l'esclavage comme des conditions préalables au fonctionnement du capitalisme. Pour en savoir plus, voir notamment: Silvia Federici et Eric Williams.

luant l'impact carbone de la consommation (par exemple l'achat d'essence pour sa voiture), les 50 % de terriens les plus pauvres sont à l'origine de seulement 10 % des émissions de gaz à effet de serre globales, alors que le dixième des humains les plus riches en émet 47 %, et que le top 1 % en émet 15 % à lui seul¹⁷. »

Quand on s'intéresse au patrimoine et aux investissements, il est aussi évident que « les plus riches ont une capacité à influencer sur la trajectoire climatique du monde bien plus élevée que la grande majorité des terriens¹⁸. » D'autres études montrent que « À eux seuls, les 20 plus grands investisseurs au monde sont responsables d'environ 30 % de toutes les émissions de GES produites depuis 1751. À l'inverse, les 2,6 milliards d'humains les plus pauvres de la planète en produisent si peu qu'ils pourraient disparaître immédiatement sans entraîner de baisse notable du

¹⁷ JUBLIN Matthieu, « Inégalités climatiques : les riches polluent (beaucoup), les pauvres trinquent (énormément), in Alternatives économiques, 30 octobre 2025. URL : <https://www.alternatives-economiques.fr/inegalites-climatiques-riches-polluent-beaucoup-pauvres-trinquent/00116808>

¹⁸ *Ibid.*

niveau mondial d'émission¹⁹. » Il est donc évident que c'est le mode de production capitaliste qui est en train de détruire la planète. Au-delà d'être responsable de la majorité des gaz à effet de serre, son rapport au vivant est destructeur en tant que tel et les modes de consommation et de vie qu'il sous-tend et auquel nous sommes toutes soumis-es se basent sur l'exploitation mortifère des ressources et des êtres vivants – humains-es et non humains. Rappelons ainsi que les scientifiques parlent d'une érosion majeure de la biodiversité et d'une destruction globale des écosystèmes, dont font partie les forêts ou les océans²⁰.

D'autre part, si les êtres humains ne sont pas tous égaux dans leur responsabilité vis-à-vis de la destruction de

¹⁹ VIENS Nicolas, « Rapport du GIEC : l'être humain est responsable de la crise climatique, mais certains le sont plus que d'autres », in IRIS, 7 septembre 2021. URL : [Rapport du GIEC : l'être humain est responsable de la crise climatique, mais certains le sont plus que d'autres – Institut de recherche et d'informations socioéconomiques](#)

²⁰ Réseau action climat, « Biodiversité et climat : même combat », in réseau action climat, 05 décembre 2022. URL : [Biodiversité et climat : même combat - Réseau Action Climat](#)

la planète, il·elles ne le sont pas non plus quant aux conséquences de celle-ci. Dans *Jumpers*, la troisième règle du monde des animaux, que le roi Georges apprend à Mabel est la suivante : « nous sommes tous dans le même bateau ». Or, si l'actuelle destruction continue du vivant nous menace bien tous et toutes, en tant qu'êtres humains et vivants, certain·es en sont impacté·es de manière beaucoup plus conséquente. On sait que le système économique actuel favorise ainsi les pays Occidentaux, qui, à travers divers mécanismes ((néo-)colonialisme, accords économiques asymétriques, dettes illégitimes,...) profitent des ressources et richesses des pays dits du Sud²¹. Les effets de la destruction généralisée du vivant impactent donc d'abord en premier lieu les populations – maintenues dans la pauvreté – de ces pays. On peut ainsi parler de racisme environnemental²².

²¹ Voir notamment alternatives sud, *L'urgence écologique vue du Sud*, éditions Syllepse, 2020.

²² La notion a été formée aux Etats-Unis dans les années 1980 pour « désigner les situations de personnes noires vivant aux marges de la société nord-américaine et résidant dans des ghettos urbains (...) exposées plus fortement que d'autres groupes sociaux et ethniques aux rejets industriels notamment (...).

Jumpers met lui en scène une ville occidentale plutôt riche, dont les habitant.es paraissent plutôt profiter du système en place que d'en subir les méfaits. Si il.elles adhèrent au rapport au monde de Jerry, ce serait donc aussi parce que ce système leur serait favorable. Pourtant, même dans les pays les plus riches de la planète, les richesses ne sont pas tant réparties. Les inégalités y sont d'ailleurs en constante augmentation²³.

Et le racisme environnemental ne s'arrête pas aux frontières (néo-)coloniales. Comme le relèvent des auteur.ices tels que Razmig Keucheyan ou Fatima Ouassak, les distinctions de race, de genre et de classe sont

Voir Rougeon Marina, Racisme environnemental, in *Anthropen*, 02 mai 2022.

URL : [Racisme environnemental | Anthropen](#)

Voir aussi le dossier « Racisme environnemental : politique toxique » in Politis.

URL : [Racisme environnemental : politique toxique - POLITIS](#). Et pour parler

d'un grand projet imposé et inutile néo-colonial, voir le projet d'Oleoduc de Total : MARTIAL Paul, « Ouganda : l'oléoduc de la honte », in CADTM, 12 avril 2022.

URL : [Ouganda : l'oléoduc de la honte](#)

²³ Nations Unies, « La hausse des inégalités affecte plus des deux tiers de la planète », in Nations Unies, 2020. URL : <https://www.un.org/fr/desa/world-social-report-2020>

également visibles dans les « inégalités climatiques » au sein des pays occidentaux. Les problématiques de pollution des sols ou de l'air, l'installation d'usines ou de décharges ou encore la bétonisation concernent la plupart du temps des territoires où vivent principalement des personnes racisées et/ou précarisées²⁴. Ainsi, dans *Jumpers*, les habitant·es de Beaverton sont montré·es comme une entité homogène, sans que des inégalités ne soient visibles et sans que leur passivité face à la destruction de la clairière ne puisse être explicable politiquement. En effet, ce sont aussi les conditions matérielles dans lesquelles sont maintenues une grande partie de la population qui constitue un frein à la révolte. Il s'agit d'abord de pouvoir répondre à ses besoins fondamentaux avant de pouvoir penser à autre chose. Le maintien des personnes dans des états de pauvreté les aliène et empêche leur pouvoir d'agir.

Peut-être donc que ce n'est pas « tous les humains sont des bâtards » mais plutôt « tous les riches sont des

²⁴ Voir OUASSAK Fatima, *Pour une écologie pirate*, La découverte, 2023. Et KEUCHEYAN Rmazig, *La nature est un champ de bataille : Essai d'écologie politique*, La découverte, 2014.

bâtards » qu'il faudrait dire. Pour sauver la planète, peut-être qu'il faudrait « zigouiller les riches » pour reprendre la terminologie de *Jumpers*, où en tout cas « zigouiller » le système qui permet aux riches d'exister²⁵. Admettons donc que dans *Jumpers*, quand Mabel dit que « tous les humains sont méchants », elle entend par là le système humain, où plutôt le système capitaliste qui détruit la vie autour de lui. Quand Mabel tente de convaincre Georges qu'on ne peut pas faire confiance aux humain·es, elle parle de ce rapport au monde destructeur qui a colonisé la planète et non de la nature humaine qui serait mauvaise en tant que telle.

Alors, est-ce que Mabel trahira les sien·nes – celles et ceux qui dominent – pour lutter avec les « autres », grâce à la technologie « Jumpers », faisant ainsi comme son camarade Jake Sully dans *Avatar*, auquel *Jumpers* fait explicitement référence - « C'est dingue c'est comme dans *Avatar* ! » dit Mabel. Deviendra t'elle la sauveuse humaine des animaux comme Jake Sully est le sauveur blanc

²⁵ Il est évident que nous n'encourageons pas à zigouiller les riches de manière littérale (🙄)

des Na'vis²⁶ ? Hé bien Mabel ne deviendra rien de tout ça, puisque, au contraire de Jake Sully qui prendra les armes en tant que Na'vi, Mabel finira, elle, par revenir du côté des humains et prendre leur défense.



La professeure nous avait pourtant prévenue : «Ca n'a rien avoir avec Avatar ! »

²⁶ Pour une analyse politique de Avatar (3), voir : GRÉGOIRE Gilles, « Avatar : Dépasser le mépris, questionner la frontière », Les Grignoux, 2025. Disponible ici : [2026 Avatar.pdf](#)

Il faut zigouiller le roi des humains !

« Il faut zigouiller le roi des humains », c'est la conclusion à laquelle arrive le conseil des animaux lorsqu'il prend conscience de l'ampleur de la menace. Et c'est Jerry qui est identifié comme la cible à abattre, comme le roi des humains. Jerry donc, représentant de l'ordre capitaliste destructeur duquel on a pu constater certains des dégâts en rentrant dans le monde des animaux. La discussion est sans équivoque : « la ville des humains est de plus en plus grande et vos royaumes de plus en plus petits (...) il ne restera plus de terre, plus une goutte d'eau pour vous ! » Il est évident « qu'un animal prend davantage que ce qui ne lui revient de droit ». Mabel est arrivée à son but, elle a réussi à mobiliser les troupes pour qu'elles se battent contre leur ennemi commun, celui qui les détruit toutes, qu'ils soient mammifères, reptiles, oiseaux, insectes ou poissons.

Pourtant, la ligne révolutionnaire sur laquelle se lançait (osons y croire) *Jumpers* s'arrête ici pour faire marche arrière. Face à l'annonce du zigouillement de ce qui les détruit, Mabel panique. Ca va trop loin, on ne va quand

même pas en arriver là ! S'ensuit une séquence où les différents animaux défilent de manière guerrière reprenant les codes des images des masses que l'on voit acquises à leur nation et à leur souverain autoritaire. À partir de là, la mission de Mabel ne sera plus de mener la révolution pour sauver leur milieu de vie avec ses camarades, mais plutôt de sauver Jerry contre des hordes d'animaux devenus dangereusement radicaux. Car *Jumpers* a personnifié la destruction en l'image de Jerry et il serait donc immoral de « zigouiller » une personne. Après tout, Jerry est un être humain, et on ne parle plus du système destructeur qu'il représente. Jerry n'est alors plus présenté comme le méchant de l'histoire, ce sont les animaux eux-mêmes qui le deviennent. D'ailleurs, *Jumpers* choisit aussi de représenter le monde animal comme calqué sur des codes humains très situés : les animaux ont des rois ou reines pour chaque espèce et ceux-ci exercent un pouvoir autoritaire. Ils sont particulièrement hiérarchiques, imbu-es d'eux-mêmes et ne sont intéressé-es que par les intérêts de leur propre espèce.

Mabel, qui était la seule humaine dans sa rébellion, finit quant à elle par se rétracter. Toute sa bataille est

presque tournée au ridicule, réduisant finalement Mabel à une jeune fille capricieuse avec des grands idéaux, mais qui ne se rend pas compte de ce que c'est vraiment, la vraie vie. Ça lui passera, c'est une phase. Finalement, les adultes avaient raison. On finira toutes bien par se ranger. Les masses de gens applaudissant à Jerry n'apparaissent ainsi plus comme des moutons soumis aux dominants mais plutôt comme de réels citoyen.nes modèles qui elleux avaient bien compris que Jerry n'était pas méchant. La soumission aux dominant.es passe ainsi d'une perspective de mépris cynique et résigné - les gens sont des moutons, les gens sont cons - à une perspective normative - les gens sont obéissant.es, les citoyen.nes modèles sont ceux qui acceptent l'ordre établi, les dominant.es sont là pour notre bien.



Quitte à choisir son tyran, vous préférez pas un papillon avec des dents que Jerry ? Non je rigole, on est contre l'autoritarisme ici !

Ainsi, *Jumpers*, au lieu de nous raconter une histoire de révolution et de transformation, nous enjoint à nous pacifier. Les dominé-es, ici les animaux, sont finalement montré-es comme les véritables violent-es. Il s'agit d'une inversion accusatoire, mécanisme très utilisé en politique, qui consiste à renverser la charge de la responsabilité et à inverser la victime et le coupable²⁷. Dans *Jumpers*,

²⁷ Ce type de mécanique a encore été vue à l'œuvre très récemment suite notamment à l'affaire Quentin Deranque, avec l'inversion selon laquelle « Les anti-fas seraient les vrais fa », qu'on a entendu et vu sur une grande partie

alors que les animaux sont objectivement dominés (leur habitat est détruit, iels vivent en surpopulation, iels risquent la mort), iels sont transformés en personnages dangereux dont les motivations de rébellion relèvent de la vengeance, de la cruauté ou de l'ambition. Quant aux révolutions, elles ne mèneraient qu'à l'ascension de nouveaux tyrans, nous raconte l'histoire, à travers la figure de Titus. Une petite musique qui nous persuade à condamner tout mouvement de contestation, à tout changement, puisqu'après, ce serait pire que maintenant. Le film trahit donc la promesse de révolution qu'on avait cru apercevoir et qui impliquait une bataille entre deux rapports au monde divergents ne pouvant exister l'un avec l'autre. En effet, l'un, le rapport capitaliste, se maintient par la destruction de l'autre. Ainsi, l'autre, pour survivre, n'a d'autre choix que de détruire le rapport capitaliste. Mais *Jumpers* finit par nous dire que les deux pourraient co-exister – et

médias. Une réponse à cette thèse : Vincent Thierry, « Non, les antifascistes ne sont pas les nouveaux fascistes », in Blast, 01 janvier 2026. URL : [Non, les antifascistes ne sont pas les « nouveaux fascistes » | Blast le souffle de l'info, site d'information français d'actualités et d'investigations indépendant](#)

même que le plus dangereux des deux c'est plutôt l'autre finalement.

Entre les animaux dangereux et Jerry se construit finalement un petit groupe émergeant comme « la voie à suivre », apparaissant comme « les gentils du film ». Ce petit groupe suit cet idéal : « On va sauver la clairière et le roi des humains (...) on va le convaincre de ne pas faire la rocade (...) tout le monde est bon dans le fond ». Dans cette perspective, il s'agit donc de revenir à l'état initial sans remettre en question le pouvoir destructeur qu'exerce Jerry, mais en défendant des ajustements à la marge.

La philosophie que défend Georges « On fait partie d'un tout, on est un seul et même tout » perd ainsi tout son potentiel subversif²⁸ en se réduisant à une citation pacifiste qui efface les rapports de force, les intérêts contraires et idéalise un monde dans lequel tout le monde pourrait « bien s'entendre ». *Jumpers* oppose ainsi systématiquement une vision naïve

²⁸ On aurait pu assimiler cette phrase au slogan « Nous sommes la nature qui se défend », très utilisé dans les luttes contre les grands projets inutiles et imposés et qui inclut donc les êtres humains dans ce « quelque chose d'immense ».

et dépolitisée, présentée comme la voie à suivre – Mabel avec le roi Georges, l'ours Ellen etc. – contre une vision mortifère – Titus et les animaux assoiffés de pouvoir. Il efface toute possibilité de transformation collective qui se veuille radicale et conflictuelle tout en proposant une manière de faire société qui ne soit pas basée sur la domination. Pourtant, on vous assure, cette trajectoire est possible, et les collectifs qui se battent, de la ZAD d'Arlon ou la Charteuse à l'A69, en montrent la voie.

Construire le grand tout sans ceux qui le détruisent

La bataille des animaux et de Mabel pour préserver la clairière nous est présentée comme victorieuse. *Jumpers* se clôt ainsi sur ce qu'on nous vend comme une « happy end » : tout le monde est content, tout le monde a pu trouver son intérêt. Les animaux ont retrouvé leur milieu de vie, la clairière. Mabel peut s'y rendre quand elle veut, puisque la clairière est devenue une « réserve naturelle ». Jerry, quant à lui, est resté maire de Beaverton et a construit sa rocade d'autoroute autre part que sur la clairière. Ainsi, finalement, il suffisait

d'une petite remontrance, on a frôlé la catastrophe mais on peut toujours trouver nos intérêts sans que personne ne sorte gagnant.e ou perdant.e de cette histoire. La scène finale nous le dit explicitement : alors que Mabel et Jerry se retrouvent une dernière fois sur la clairière, c'est avec cette phrase qu'il-elles vont conclure : « On trouvera bien une solution ensemble ». La rocade de Jerry a donc été construite autre part. Autre part, où, on ne sait pas. A-t-il fallu détruire un autre espace qui n'avait pas de Mabel pour le défendre ? Probablement.

La fin de *Jumpers* expose aussi ce qu'on peut appeler le « syndrome NIMBY » - « Not In My BackYard » ou « pas près de chez moi en Français » - qui désigne « l'attitude qui consiste à approuver un projet pourvu qu'il se fasse ailleurs, ou à refuser un projet à proximité de son lieu de résidence²⁹ ». Pourtant, dans la réalité, la plupart des résistances contre les grands projets inutiles et imposés dépassent ces préoccupations personnelles et relèvent plutôt d'une approche plus radicale dénonçant

²⁹ Géoconfluences, « NIMBY », in Géoconfluences, 2025. URL : [NIMBY \(Not In My BackYard - pas près de chez moi\) — Géoconfluences](#)

l'idéologie globale de ces projets, et consistant à dire « Ni ici ni ailleurs ». Le rapport au monde alternatif de Mabel est ainsi décrédibilisé pour se limiter à ce NIMBY et à un retour à cette séparation ontologique entre nature et culture (les humain-es). Mabel peut continuer à profiter de sa clairière à laquelle elle tient personnellement, comme un endroit de quiétude et de ressourcement, pendant que les grands projets inutiles et imposés se construisent ailleurs.

On est très loin de la fable écologiste inspirante que *Jumpers* aurait pu être³⁰, à l'image des résistances diverses qui émergent partout contre l'ordre du monde détruisant le vivant. *Jumpers* réhabilite ainsi une vision de l'écologie comme de celle d'un consensus, dépourvue de rapports de forces et d'intérêts divergents. Pourtant, si comme le disait la grand-mère de Mabel, on est moins en colère quand on se sent connecté-es à quelque chose d'immense, ne devrions-nous pas garder notre colère contre ceux qui ne

³⁰ Pour une critique en vidéo qui va dans le même sens que celle-ci, voir : Ecran Large, « *Jumpers* : comment Pixar peut-il tomber si bas ? » URL : <https://youtu.be/ioN-PKSyOFsg?si=M2mmMeXL9cZ-4qWf>

font que détruire ce « quelque chose
d'immense » ?



les grignoux

cinéma & culture au cœur de la ville

